

Christian SAUTTER

## UN NOUVEAU MYSTERE : HATOYAMA

25 septembre 2009

« Nous entrons dans le royaume de l'inconnu », a déclaré le nouveau Premier ministre japonais, le lendemain de son investiture par le Parlement de son pays. Voilà des propos peu encourageants pour qui veut comprendre le séisme politique qui vient de secouer le Japon. Pour la première fois depuis la défaite de 1945, le parti conservateur dominant a été écrabouillé par des électeurs désabusés qui ont porté au pouvoir le Parti Démocrate dont le chef est HATOYAMA Yukio.

Cet homme de 62 ans est déjà qualifié de mille expressions aimables : fils de famille, héritier d'une grande fortune industrielle, opportuniste, dilettante, inexpérimenté, conservateur masqué, etc. Mais, ô surprise, c'est un politicien japonais qui pense ! Cet ingénieur docteur de l'université de Stanford a publié dans le numéro de septembre d'une revue japonaise, *Voice*, un long article, dont le *Herald Tribune* du 27 août a publié des extraits qui ont aussitôt fait grand bruit à Washington. Ce texte est intitulé tout simplement : « Ma philosophie politique ».

Surprise : l'introduction rend hommage au grand-père du philosophe, HATOYAMA Ichiro, non parce qu'il a été Premier ministre mais parce qu'il a traduit en japonais les œuvres du Comte Coudenhove-Kalergi, fils d'un ambassadeur autrichien et d'une fille d'antiquaire japonais. Pourquoi cette référence exotique (vue du Japon) ? Parce que le comte a écrit en 1923 un ouvrage précurseur du fédéralisme européen, « Pan-Europa » et en 1935 (il y fallait un certain panache) : « L'État totalitaire contre l'Homme ».

Un concept apparaît central dans l'œuvre de ce fédéraliste humaniste d'avant-garde : la fraternité ! Hatoyama explique que la liberté seule conduit à l'anarchie du marché, dans sa version fondamentaliste, prônée par les Etats-Unis ; que l'égalité seule conduit au totalitarisme ; que l'idéal est donc : « Liberté, égalité, fraternité ». Le siècle des Lumières vient de faire un nouvel adepte.

De l'humanisme, Hatoyama tire une conclusion très simple : les êtres humains ne sont pas un moyen de l'économie mais une fin en soi. « La révolution fraternelle » passe par la restauration du service public, l'abandon de la privatisation de la Poste, qui était le grand cheval de bataille de KOIZUMI, le dernier grand PM conservateur. De même, l'agriculture, l'environnement et la santé doivent être épargnés par la globalisation. Et, dans sa défense de l'économie de proximité, il va jusqu'à louer les NPOs (non profit organizations) qui assurent des services aux personnes. Un Premier ministre japonais qui défend l'économie solidaire ! On se pince pour y croire.

Une belle phrase mérite d'être citée : « Nous devons construire des politiques qui régénèrent les liens entre les gens, qui prennent mieux en compte la nature et l'environnement, qui reconstituent les systèmes de solidarité et de bien-être, qui assurent une meilleure éducation et une prise en charge des enfants et qui se tournent vers les inégalités de richesses. » Un social-démocrate européen ne renierait pas de tels propos.

Sur l'État, le texte condamne de longues années de mauvaise gestion libérale-démocrate et prône une décentralisation radicale.

La politique étrangère du Japon est traitée avec la même absence de timidité. Hatoyama pose la question taboue : « Comment le Japon peut-il maintenir son indépendance politique et économique et préserver son intérêt national, pris comme il est entre les Etats-Unis, qui s'efforcent de rester la puissance mondiale dominante, et la Chine qui cherche à devenir une telle puissance ? » Certes, le traité de sécurité américano-japonais est et restera la pierre angulaire de la politique étrangère japonaise mais, écrit-il, la crise nous démontre que l'Amérique ne pourra plus décider seule des affaires du monde.

Que faire ? Appeler à la rescousse le fédéralisme du comte autrichien. Il n'est vraiment pas possible de suivre l'exemple de l'Union européenne car les pays de la Région (ASEAN, Japon, Chine, Corée et Taiwan) diffèrent par la taille, le niveau de développement et les systèmes politiques. Et les conflits historiques et culturels sont en travers du chemin. Une seule solution pour avancer : créer progressivement une monnaie commune ! Elle élargira le sentier de croissance ouvert par le Japon, suivi par la Corée, Taiwan et Hong Kong, et enfin emprunté par

l'Asie du Sud-Est et la Chine. Sans trop le souligner, Hatoyama mentionne que le dollar ne pourra plus être la seule monnaie mondiale et sous-entend que la nouvelle monnaie asiatique entrera dans un système multipolaire avec le dollar et l'euro.

J'avoue admirer la double insolence du philosophe à l'égard des Etats-Unis et de la Chine. En étant totalement partial, on pourrait y trouver un parfum gaullien !

Côté Etats-Unis, Hatoyama suggère que le roi est nu, que le siècle américain touche à sa fin, que le dollar n'est plus l'étalon de valeur universelle. Mais comme il sent bien que le grand voisin chinois se dote de moyens militaires sans commune mesure avec ceux du Japon, que la Corée du nord et peut-être même Taiwan sont sources d'instabilité, le nouveau Premier ministre prend bien soin de se réfugier sous le parapluie américain. Il l'a écrit dans son article, il l'a répété quand il a vu le président Obama mercredi 23 septembre. Mais le Japon insistera pour être traité en allié plutôt qu'en vassal. Notons que, contrairement aux conservateurs japonais qui rêvent d'une dissuasion nucléaire du faible au fort, à la De Gaulle, Hatoyama ne parle pas de réarmement du Japon.

Côté Chine, le propos est subtil. Hatoyama reconnaît que la production de la Chine va bientôt dépasser celle du Japon, ce qui sera un choc pour de nombreux habitants de l'archipel. Mais, en même temps, il rappelle discrètement que, sur l'échelle du développement, le Japon est sur le barreau du haut, suivi par la Corée, Taiwan et Hong Kong et que la Chine, malgré ses formidables progrès depuis trente ans, reste sur un barreau inférieur.

Si l'on reprend l'image du « vol d'oies sauvages », métaphore du développement de l'Asie orientale, le Japon reste l'oie de tête, même si elle s'essouffle un peu avec l'âge, et la Chine comble son retard à grands coups d'ailes. Dit en chiffres secs, si la Chine a aujourd'hui le PIB du Japon, elle n'est, compte tenu de sa population dix fois plus nombreuse, qu'au dixième de son PIB par tête, mesure au combien grossière du niveau de développement technologique. Il lui faudra encore des décennies pour rattraper le Japon ; l'arbre de l'astronaute chinois ne doit pas cacher la forêt du retard des campagnes et de nombreuses industries urbaines.

Là où Hatoyama est vraiment très fort, c'est lorsqu'il propose à l'ensemble de l'Asie orientale, dont la Chine, de faire monnaie commune. Au départ, le yen japonais a un énorme avantage, puisqu'il est une

monnaie internationale que l'on peut acheter et vendre librement, incorporer dans les réserves publiques, utiliser pour l'épargne privée. Par contraste, le yuan chinois reste étroitement contrôlé par les autorités : c'est la monnaie nationale d'une économie puissante ; c'est à peine l'embryon d'une monnaie internationale, puisque la Chine vient seulement d'annoncer qu'elle allait émettre des obligations en yuan.

J'espère vous avoir convaincu que HATOYAMA Yukio a des idées intéressantes pour sortir le Japon de sa torpeur. Saura-t-il les mettre en œuvre dans un pays prospère, vieillissant et timoré, coincé entre les deux colosses que sont la Chine et les Etats-Unis ?

C'est le même mystère que celui posé par le Président OBAMA. Un chef d'État ou de gouvernement très intelligent est-il en même temps doté d'un caractère résolu ?

Entre les philosophes, Obama et Hatoyama, et les machiavéliques, Hu Jintao et Poutine, qui marquera le plus de points ? De l'amour du pouvoir ou de la recherche du bonheur des peuples, qui l'emportera ?

Christian Sautter